

UNE BRÈCHE DANS LE MUR

Claire Michaud-Destriau

Roman



176, chemin de Lestang
31100 Toulouse
www.lepasdoiseau.fr

« Nous cherchons une brèche pour trouver l'air. »

Marie Didier

Prologue

Comme il faisait froid et humide ce matin-là ! Dans le ciel printanier gonflaient des cumulus qu'un vent têtu ne parvenait pas à chasser. Je me souviens de l'église aux murs blancs, de ma main dans celle de mon beau-père, du cercueil surmonté du portrait de ma mère égaré au milieu du transept inhospitalier.

Je me souviens du banc de bois sur lequel des gouttes de cire s'étaient figées. Avec application, et pour détourner mon attention, du bout des ongles je grattais les perles gris-blanc qui ornaient la surface vermoulue, comme pour aider le mobilier vétuste à retrouver son lustre d'antan. Comme pour remonter le temps.

Divaguant dans un univers proche de l'absurde, je dodelinais de la tête, cherchant à focaliser mon regard sur un point d'ancrage salvateur. Là, voilant le mur mal jointé, une toile d'araignée tremblait sous l'infiltration d'un souffle de vent. Une lézarde dans l'édifice. Une faille dans l'architecture. Menace suprême sur le vénérable bâtiment.

Je songeais aussi que cette fissure était une aubaine pour l'araignée, qui de son lit de soie pouvait contempler le paysage sans crainte d'être importunée, tout en recevant lumière et nourriture par la fente opportune. Les yeux arrimés sur cette fine brèche par laquelle s'insinuait une ligne de ciel, je me figurais rapetisser comme l'Alice de Lewis Carroll pour me soustraire à mon enveloppe de tristesse. M'évader de cette vie dont je ne voulais plus afin de me réfugier dans un pays lointain souvent conté par ma mère et qui rimait avec liberté.

Oui, ce matin-là, je rêvais de me faufler dans un courant d'air.

Soudain la cérémonie prit fin. Le cercueil nous précéda d'un pas solennel, nous guidant vers le cimetière attendant. La brise océanique piquait parfois ma peau avec des grains de sable écumés de la plage non loin. Dans la foule enroulée autour d'un trou béant qui attendait que vienne son festin, je scrutais le visage exploré de chacun. Sans surprise, aucun membre de la famille de ma mère ne s'était présenté : je les aurais reconnus aussitôt, étrangers parmi les mines endeuillées que j'identifiais sans difficulté.

Jusqu'à cet instant, je demeurais presque détachée, ne percevais pas vraiment ce que cet enterrement recelait. Lorsque le cercueil descendit au fond de la fosse, un simple « Non ! » m'échappa, presque inaudible. Tandis que les roses jetées ponctuaient d'un froissement mouillé le défilé de l'assistance, je sentis mon cœur se disloquer. D'abord les fleurs, puis la terre, plus lourde, prélude à la dalle, froide et définitive. Implacables, les gestes esquissés égrenaient le temps des derniers instants de ma mère à l'air libre. Et je conçus alors, avec une lucidité fourbe, que celle qui m'avait donné le jour venait de m'être ravie. Pour l'éternité. Immédiatement, j'eus la sensation que mon sang quittait la tiédeur de mes veines, privant mes organes de leur nourriture vitale. En quelques battements, la source

précieuse se tarit et je me sentis devenir sèche comme une coquille vide.

Des tremblements m'agitèrent et ma vue se brouilla. Le sentiment d'abandon m'étreignit alors et je pris peur. Je pris conscience qu'un vide sidéral venait de me condamner à perpétuité, me sevrant de ma source nourricière pour l'éternité. Remontant des parties obscures de mon ventre, un long râle franchit ma gorge en me râpant le gosier. Lentement, je m'affaissai telle une poupée de chiffon et ma robe ébène se déploya en corolle sur le gravier cendré qui me piqua les jambes. De grosses larmes chaudes se mirent à rouler sur mes joues tandis que ma gorge émit une longue plainte. La poitrine secouée de spasmes, je repris mon souffle pour gémir de nouveau et laisser glisser ma peine sur mon visage décomposé. Quelques mèches de cheveux se collèrent à la commissure de mes lèvres et en avalant ma salive, j'en perçus le goût salé. Médusé par mon attitude impudique, personne n'osa esquisser le moindre geste vers moi.

Enfin je vis la silhouette de mon beau-père s'accroupir. Il m'arracha du sol sur lequel une peine immense me clouait et prit soin de bien me caler sur ses hanches. Résolument, nous nous éloignâmes de l'attroupement statufié, moi le front caché dans son cou moite, lui le regard visant droit devant. Cet homme providentiel me permit de laisser en ces lieux une tristesse trop grande pour moi en m'épargnant de faire le chemin à pied vers la sortie.

J'avais dix ans.

Il est des événements qui forment le creuset de votre existence, façonnent tout votre être et impriment à vos jours une lente agonie. Quelque chose est mort en moi, il y a dix-sept ans maintenant. En grandissant, tour à tour la colère succédait au chagrin, l'incompréhension à la honte, la vengeance au pardon.

Ce n'était donc pas par hasard si mes pas me guidèrent vers ce village perdu de Haute Ariège. Parvenir à Illier, c'est atteindre le bout du monde. La route s'arrête là, à neuf cents mètres d'altitude. Tout visiteur doit laisser son véhicule sur l'espace dégagé à l'entrée du village : les ruelles trop étroites dissuadent de s'aventurer au-delà. Cependant, ayant obtenu le poste d'institutrice de la classe unique, je fis partie de ces privilégiés autorisés à pénétrer dans le passage étriqué afin de garer ma voiture dans un coin de la cour de l'école. Rien ne m'avait préparée à ce qui m'attendait tandis que je m'avançais vers le bâtiment séculaire. Sur la façade, un drapeau tricolore s'était immobilisé dans un drapé élégant.

– Bonjour. Je suis Solenne Clavery. Monsieur le maire m'a donné rendez-vous à quinze heures pour...

Un sexagénaire découpé comme une armoire à glace contourna le bureau et me broya les doigts dans son poing. Je serrai les dents pour faire bonne figure.

– C'est moi, le maire. Bienvenue, Ségolène, fit sa voix de stentor.

– Solenne.